

Fauquin Coulibaly

Arnaques, crimes et informatique

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fauquin Coulibaly, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

CHAPITRE 1

J'ai peur. J'ai beau être au fait de ce qui m'arrive présentement et en connaître l'issue, je n'arrive pas à me départir de ce sentiment. Il faut dire que je le connais bien. Il fut mon principal compagnon durant les années qu'ont duré cette quête. Il n'a eu de cesse de m'accompagner pour le meilleur et surtout le pire, assombrissant mes moments de détente, hantant mes nuits, s'invitant à chaque moment de moins bien. Avec du recul, je peux sans ciller affirmer que la peur m'a aliéné. C'est un fait, mais quelle importance quand on se retrouve dans cette situation inconfortable. Le pire est que je sais. Je sais que sa présence est conditionnée par mes seuls agissements et mes certitudes. Si elle est si forte en ce moment c'est parce qu'elle n'est qu'adjuvant, comme la douleur qui me lacère le corps et mes sens qui me lâchent. Je sais pourquoi elle est là et je sais aussi ce qui m'attend. Un avenir de toute façon funeste, mais que j'ai désiré et que je me suis engagé à assumer il y a des années de cela.

Je ne prête plus grande attention à l'environnement autour de moi. Seule l'écoute de mon corps meurtri, de mon âme torturée et cette peur, signe avant-coureur d'une fin tragique, captive ce qui doit rester de mon être. Dans quel état physique suis-je ? Je n'en sais rien, je ne ressens que la douleur. Pas sûr que mes fonctions motrices soient opérationnelles. Je ne parviens d'ailleurs pas à bouger la moindre parcelle de mon corps. Même ma bouche qui est

pourtant ouverte se refuse à obéir à mon cerveau, ne lui envoyant que des ondes de douleur. Mes sens ne m'ont pour l'heure pas tous lâchés. Sur la langue, j'ai la saveur d'un liquide plus ou moins familier : mon propre sang. Je n'entends que faiblement les personnes qui s'activent autour de moi. Impossible de savoir ce qu'elles disent, c'est comme entendre une radio mal réglée. Ma vue est tout aussi troublée. Un voile blanchâtre rend le monde translucide à mes yeux. Je ne distingue que des silhouettes, comme dans un songe. Je les vois se mouvoir mais tout est flou. Je me sens perdu, à la merci de ces gens que je ne connais pas, sans aucun repère et surtout sans souvenir précis de ce qui m'est arrivé, même si j'ai une idée sur la question.

Dans le tumulte, je crois percevoir quelque chose qui ressemble au bruit d'une sirène. Sans doute les secours ou la police, impossible de savoir. Je ne suis de toute façon pas en état d'épiloguer. Tout ce qui m'intéresse c'est remporter cette ultime bataille que toute créature vivante fini irrémédiablement par perdre. Je refuse de lâcher prise, de partir de cette façon. Il faut que je me batte, que je m'accroche à ces lambeaux de vie tant que je le peux encore. J'ignore en effet combien de temps ma volonté sera effective. Combien de temps arriverai-je à continuer à penser? Cette douleur qui fait tourner mon cerveau à plein régime me permettra t'elle de reprendre le contrôle de mon esprit? Mon intellect dont j'étais si fier ne viendra certainement pas me sauver. Je ne suis plus qu'une bête blessée, un animal agonisant sentant venir sa fin.

Je distingue des formes s'approchant de moi. J'ai l'impression qu'elles me parlent mais je n'entends rien de ce qu'elles me disent. Je sens de façon fugace le contact de

mains sur ma peau. On dirait qu'on m'empoigne. J'ai tellement mal que je ne sens pas grand-chose. Je réalise tout de même qu'on me soulève, je ne sais pas trop comment. J'ai l'impression de flotter un moment, de passer d'interminables minutes en apesanteur. Sensation de courte durée. Je sens de nouveau ma grande carcasse reposer sur quelque chose. Quoi précisément, je ne saurais le dire. Je ne me sens de toute façon pas en état de chercher à comprendre ce que ces gens comptent faire de moi. Au passage, j'ai cru entendre des sanglots, mais je n'en suis pas sûr. Je pense tout de même être encore conscient vu que maintenant je me sens transporté et que le bruit de la sirène va crescendo. Je ne peux toujours bouger aucun membre et j'ai d'atroces douleurs à la poitrine et à la tête. Je ne sens plus mes jambes et je commence à avoir froid. Mes yeux sont grand ouverts mais j'y vois toujours goutte. Toutefois j'ai l'impression d'avoir une lumière au-dessus de ma tête et je perçois deux personnes qui semblent s'agiter autour de moi. Je dois être à l'hôpital ou dans une ambulance. Bonne nouvelle si c'est le cas. Je m'en sortirai peut-être. Il fallait juste que mon esprit reste avec eux et que mes fonctions vitales ne me trahissent pas. Je me sens comme le patient du jeu *Docteur Maboul*. Sûr que si je m'en sors je ne verrai plus jamais la série télévisée *Urgences* du même œil. Le souci est que je commence à ne plus rien voir du tout. Je me sens défaillir. Je n'ai qu'une envie m'assoupir, essayer au moins d'être tranquille, surtout que j'ai de plus en plus froid. C'est le trou noir.

Tout aurait pu être différent pour moi. Absolument tout et ça ne m'aurait pas valu d'être dans cet état. Comme beaucoup de gens je me suis laissé avilir par mon ambition,

cette volonté de s'élever vaille que vaille qui m'a consumé à petit feu. Une succession d'erreurs, de mauvais choix que j'ai cru être les bons et me voici dans le néant entre vie et mort. Ce n'est certes pas le moment d'avoir des regrets mais je me surprends à imaginer ma vie avec des « si ». Encore heureux que je ne sois qu'à demi-conscient, la tristesse est plus tolérable.

CHAPITRE 2

Il y a encore cinq ans tout était différent pour moi. Ma vie ne ressemblait absolument pas à celle que j'ai vécue ces dernières années. Elle n'avait rien de particulièrement mirifique, était même par moments ardue, mais au moins elle était belle. À l'époque, je n'avais pas les mêmes préoccupations que maintenant. Mes seuls problèmes étaient de savoir si j'aurais une interrogation surprise en cours, ce que je mangerais en rentrant et d'autres choses qui n'avaient pas vraiment d'importance en y repensant. Je n'étais pas le meilleur des élèves mais pas un cancre non plus. Plutôt le genre d'énergumènes qui foutent le boxon en classe et se contentent d'avoir la moyenne. Sur ce plan au moins j'étais comme maintenant, on m'adorait ou on me détestait mais on n'adorait pas encore me détester. Faire le rebelle permettait au moins d'attirer les filles (C'est connu, elles aiment les mauvais garçons) et d'avoir une petite notoriété au lycée. À vrai dire c'était ma seule chance de me faire remarquer. Toute ma gouaille et mon attitude n'avait pour seule finalité que d'acquérir la popularité. C'est idiot à quel point on est stupide à cet âge. On ne réalise que bien plus tard que ça n'intéresse personne de savoir qui était la personne bien en vue au bahut. Bref, je n'avais d'autre choix que d'agir ainsi. Il faut dire aussi que je n'avais rien pour moi et que je n'avais rien tout court. Ce n'est pas à mes pieds qu'il fallait espérer voir des baskets qui coûtent un bras. Pas le genre de la maison. Pareil pour les smartphones hors de prix, les

chaînes et gourmettes en or, les montres et lunettes tapageuses, les vêtements à la mode... J'étais l'anti-fashion par excellence. Je ne pouvais rien m'offrir d'autre en dehors des chaussures en plastique, des bagues en toc et des fringues trafiquées. En guise de portable je possédais une antiquité, léguée par mon maçon de père.

Vous l'aurez compris, je ne roulais pas sur l'or. Ma famille était d'une de ces pauvretés... La mort avait fauché mon père alors que je n'étais encore qu'au cycle primaire. Pour subvenir à nos besoins, ma mère vendait un peu de tout : condiments, cubes et tablettes d'assaisonnement, feuilles comestibles, légumes, tubercules... Son petit commerce variait au gré des saisons. Son maigre bénéfice servait à s'occuper de nous, ma sœur et moi. Binta, ma petite sœur, l'aidait du mieux qu'elle pouvait. Avec du recul, j'admire son courage. Se lever tous les jours à quatre heures du matin, marcher sur des kilomètres pour aller acheter la marchandise, la reconditionner et faire les tas sur l'étal de notre mère et tout ça en essayant tant bien que mal d'être assidue à l'école. Malheureusement Binta avait des soucis scolaires. Elle ne put jamais dépasser la classe de CE2. Lorsque notre mère tomba malade quelques mois, Binta abandonna l'école pour s'occuper d'elle et de son commerce. À la guérison de notre mère, elle ne reprit pas le chemin des classes. Elle devint successivement vendeuse ambulante d'eau, de sachets plastiques puis de fruits pour arrondir nos fins de mois. Quelques années plus tard, lorsqu'elle fut adolescente, elle s'en alla travailler comme domestique chez une dame. Le Tout-puissant m'a au moins fait la grâce de m'avoir donné deux braves femmes. Je n'oublierai jamais leurs sacrifices et à présent je me sens honteux de les avoir

décues, peiné de les avoir mêlées à mes pratiques.

Très tôt on m'avait fait comprendre que j'étais l'espoir de la famille. Mon paternel n'étant plus, il était de mon devoir de prendre la relève et de nous assurer une place au soleil. Pour ce faire, ma mère et ma sœur ne reculèrent devant rien. Aucun sacrifice, aucune privation ne furent de trop. Des années durant elles mirent de côté les fonds nécessaires pour que je poursuive mes études. Elles m'encourageaient à travailler mieux en classe, me répétaient que l'école était ma chance de m'en sortir, que je devais absolument réussir... À la longue, cette antienne m'agaçait. Oui nous étions pauvres, mais ce n'est pas pour cette raison qu'il fallait être fataliste. L'école ce n'était pas tout. D'ailleurs notre favelle abritait un nombre conséquent de désœuvrés qui avaient tous fait des études, parfois jusqu'au cycle supérieur. Je ne voulais pas devenir comme eux, avec des diplômes qui ne servent qu'à décorer ou embellir le curriculum vitae. Non, moi je voulais devenir riche, gagner plein d'argent pour quitter cet univers insalubre tout en tôles ondulées. Je rêvais de parader dans une belle voiture, de vivre dans les beaux quartiers, d'offrir une vie décente à ma mère et à Binta, donner à ces deux femmes une aisance proportionnelle à leur courage. En attendant que la providence frappe à ma porte, je profitais de mon temps libre pour accumuler les petits boulots : cireur de chaussures, vendeur de journaux à la criée, palefrenier, manutentionnaire... J'aidais aussi dans les champs environnants.

Bon gré mal gré, j'ai continué à fréquenter l'école. Hasard des affectations en seconde, je me suis retrouvé dans un des établissements les plus prestigieux de la capitale. Mon lycée n'était pas situé très loin de notre bidonville, du coup je m'y

rendais en marchant. J'avais bien une vieille bicyclette, achetée avec l'argent que j'avais gagné lors d'une récolte de cacao particulièrement fructueuse, mais j'avais renoncé à l'utiliser pour me rendre en classe à cause des moqueries des autres élèves. Je regardais avec envie ces fils de bourgeois que leurs parents venaient déposer en grosses cylindrées. Je m'imaginai à leur place, avec des parents capables de m'offrir tout ce que j'aurais voulu. Qu'est-ce que la vie aurait été belle ! J'aurais tué pour être dans leur peau, vivre dans un quartier aux routes propres et bitumées, savoir ce que c'est que des vacances en occident, ne jamais se coucher le ventre vide ou avec la crainte que la maison ne s'inonde... J'aurais voulu être ne serait-ce que leur ami, ne serait-ce que pour côtoyer cette vie de rêve qui se refusait à moi.

Au lycée, le seul mot d'ordre c'était la frime. Tout le monde se fichait de savoir qui avait les meilleures notes, à la rigueur il fallait être bon en sport. Ce qui intéressait tout le monde était de savoir qui débarquerait avec les baskets les plus chères et les plus rares, le tout-dernier smartphone, la montre la plus luxueuse... Les fils de riches se livraient une concurrence acharnée et nous en mettaient plein la vue, au grand dam de ceux issus de la classe moyenne qui passaient leur temps à râler sans jamais prendre conscience de la chance qu'ils avaient. Je devais être l'un des seuls à être tout en bas de l'échelle sociale et au vu de ce que ces parvenus laissaient entendre, j'avais toutes les chances d'y demeurer. Pendant qu'eux iraient poursuivre les études en occident ou dans des instituts privés, moi je n'étais même pas sûr de pouvoir m'offrir des études universitaires. Je voyais déjà le tableau à l'époque. Une fois que j'aurais obtenu mon bac, j'aurais certainement passé le concours d'accès à la

profession d'instituteur, faute de moyens. Pour quelqu'un qui est parti d'aussi bas que moi ce n'était pas si mal, mais j'en voulais plus. Je ne supportais pas l'idée d'être disqualifié d'office du jeu social simplement parce que je n'étais pas né dans la bonne famille. J'ai refusé de rester dans mon coin à les regarder se pavaner. Moi aussi je voulais prendre part à cette parade quoi qu'il en coûte. Heureusement je connaissais bien les différents marchés aux puces que cette ville avait à offrir (une évidence, vu que je m'étais toujours habillé là-bas). J'arrivais donc à dénicher à moindre coût des articles à la mode. Ma transformation fut d'abord discrète. Lorsque j'ai commencé à m'afficher avec le fruit des rapines des cambrioleurs (On trouvait de tout chez les receleurs, à condition de savoir où les trouver et d'avoir leur confiance) je suis passé de zouave de service à mec qui assure. Certes je n'étais pas en mesure de m'aligner sur les friqués du bahut, mais au moins j'avais le respect. Pour conserver mon nouveau statut, je revendais tout ce que j'avais au bout de deux semaines pour me racheter de nouvelles fripes, et ainsi de suite. D'autres élèves essentiellement issus de la classe moyenne m'approchèrent pour que je leur trouve des articles à petit prix moyennant une commission. C'est ainsi que, petit à petit, je suis entré dans le monde de la débrouille au point que lors de mon année de première, ce fut ma principale source de revenus.

CHAPITRE 3

Ce jour-là je m'étais rendu au plus grand marché aux puces de la capitale. Comme souvent, j'étais à la recherche de nouvelles marchandises à proposer aux élèves de mon lycée. La moisson avait été plutôt bonne dans mon souvenir. J'avais fait le plein d'habits à la mode et de smartphones de deuxième main. Il ne me restait plus qu'à trouver un ordinateur portable. Étrangement, c'était la toute-première fois qu'on m'en commandait un. Je n'en avais jamais vendu auparavant. Autant dire que je n'y connaissais rien. La seule chose que je savais faire en informatique, c'était allumer le poste. Heureusement je pouvais compter sur Vetcho, un camarade de quartier passionné par le web, qui m'assistait ce jour-là. Je l'ai donc suivi dans les méandres du marché noir. Je n'avais jamais mis les pieds dans les zones qu'il me faisait traverser et je commençais à avoir peur de me faire agresser. Lui par contre s'y retrouvait comme dans son jardin. Visiblement c'était un habitué du coin, je m'en suis donc entièrement remis à son jugement.

Nous nous sommes retrouvés devant un bâtiment incroyablement bien entretenu pour cette zone mal famée. Il était propre, immaculé, limite aseptisé, et avait de faux airs de boutique de luxe. Le genre d'endroit que des gens comme moi regardions avec envie sans oser y pénétrer. Je me demandais bien comment une telle construction pouvait exister dans ce qui est réputé pour être le quartier le plus sordide de la ville. Je jetai un regard intrigué à mon